

GLENNON DOYLE MELTON

RESCAPÉE
DE L'AMOUR

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Éric Betsch



Titre original : *Love Warrior*

© Glennon Doyle Melton, 2016.

Certains noms et descriptions ont été modifiés.
Les caractères ont été adaptés, et les événements
raccourcis ou réorganisés.

© Éditions Michel Lafon, 2017, pour la traduction française.
118, avenue Achille-Peretti – CS 70024
92521 Neuilly-sur-Seine Cedex
www.michel-lafon.com

*Pour ma grand-mère Alice, dont les doigts,
en dansant sur les grains de son chapelet,
ont fait venir Marie à moi.*

« Je n'ai pas peur... C'est pour cela
que je suis née. »

Jeanne d'Arc

Prélude

Le grand moment est presque arrivé. Mon père et moi sommes prêts, au bout du long tapis blanc posé ce matin même sur l'herbe fraîchement coupée. Le jardin d'enfance de Craig est métamorphosé par les premières couleurs de l'automne et les promesses qu'apporte ce jour. Comme je frissonne un peu, avec mes épaules dénudées, je lève mon visage vers le soleil. Je plisse les yeux. Le soleil, les feuilles et le ciel se fondent en un kaléidoscope de bleu, de vert et d'orange. Les feuilles, mon futur époux, nos familles et moi-même, parés de nos plus beaux vêtements, sommes tous à un tournant de notre vie. C'est pour nous un nouveau départ. Un jour de renouveau.

Nous attendons la musique pour faire les quelques pas qui me mèneront pour toujours vers Craig. Je le regarde, à l'autre extrémité du tapis. Il est superbe, jeune et nerveux. Il rajuste sa cravate puis joint un instant les mains devant lui, avant de les glisser dans ses poches. Il les ressort peu après et tend les bras le long du corps, tel un soldat. Il semble tout à son engagement. Que j'aimerais le rejoindre sans plus attendre et agripper ses mains agitées ! Les miennes sont prises : l'une est glissée

dans celle de mon père et l'autre reste plaquée sur mon ventre. Je suis une passerelle entre mon passé et mon avenir. Tandis que je garde les yeux rivés sur Craig, les invités se retournent pour m'admirer. Tant d'attention me gêne, me paraît illégitime, comme si je faisais semblant d'être une mariée. Ma robe est trop serrée à la taille et je porte des faux cils, un diadème en strass et des talons aiguilles aussi hauts que des échasses. Je suis davantage déguisée que vêtue comme il se doit. Cependant, une mariée est censée ressembler à cela. Depuis le jour où j'ai décidé d'arrêter l'alcool et de devenir mère, je m'efforce de correspondre à l'image qu'on s'en fait.

La musique s'élève. Mon père me serre la main. Je lève la tête vers lui.

– C'est parti, mon cœur, me dit-il en souriant.

Il passe son bras sous le mien, si bien qu'il me soutient à présent presque totalement. En marchant à son côté, je suis proche de l'évanouissement. Je cherche des yeux ma sœur. Elle se tient à gauche du pasteur, vêtue d'une robe d'un rouge flamboyant, les cheveux attachés et le dos bien droit. Son assurance est comme un torrent qui noie ma peur. Si quelqu'un est aux commandes ici, c'est bien elle. Elle me sourit. Son regard intense et ferme me lance : « Si tu continues d'avancer... je suis là, à ton côté. Si tu fais demi-tour et t'enfuis en courant, je te suis et jamais nous ne regarderons en arrière. Quoi que tu fasses maintenant, ma chère sœur, tout va bien. Je suis là. » C'est ce qu'elle me répète depuis qu'elle est née. « Tout va bien. Je suis là. »

Je continue d'avancer. Nous atteignons le bout du tapis.

– Qui mène cette femme au mariage ? demande le pasteur, selon la formule traditionnelle.

– Sa mère et moi, répond mon père.

Puis il confie ma main à Craig, qui l'accepte car c'est ce qu'il est censé faire. Mon père s'éloigne. Craig et moi nous faisons face, chacun tenant les mains tremblantes de l'autre. Elles ne forment plus qu'une masse frémissante. Je baisse les yeux et me demande lequel de nous deux stabilisera l'autre. Il nous faut une troisième personne pour immobiliser nos mains. J'observe ma sœur, mais elle ne peut rien pour nous en cet instant. Il n'y a pas de troisième personne. C'est ça, le mariage.

Quand vient le moment de prononcer nos vœux, je dis à Craig qu'il est pour moi la preuve vivante que Dieu sait qui je suis et qu'il m'aime. Craig hoche la tête puis jure de me faire passer avant le reste du monde jusqu'à la fin de ses jours. Je le regarde droit dans les yeux et accepte sa promesse, en mon nom et en celui de notre bébé.

– Je vous déclare mari et femme, dit le pasteur.

Et voilà, c'est fait. Je suis devenue quelqu'un d'autre. Mme Melton. J'espère que je serai meilleure dans cette nouvelle peau. Que je connaîtrai un renouveau. C'est aussi ce qu'espèrent toutes les personnes réunies dans ce jardin.

J'ai entrepris de rédiger l'histoire de mon mariage. La première fois que je m'y suis attelée, j'ai commencé par le jour de la cérémonie, car je supposais que c'était par ce jour-là que le mariage débutait. C'était une erreur.

Nous reviendrons sur ce jour et tout l'enfer qu'il a généré, mais pour l'heure, commençons par le commencement. C'est la seule chose à faire.

PREMIÈRE PARTIE

J'ai été aimée. Si l'amour avait le pouvoir de tenir la douleur à distance, jamais je n'aurais souffert. Mon livre de bébé, avec « Glennon » inscrit sur la couverture de cuir, n'est qu'un long poème composé par mon père et rempli de photos de ma mère avec son doux visage, tenant ma main rose qui pèle ornée d'un bracelet. Voici ce qu'a écrit mon père à propos de ma naissance :

« Ce premier bruit
Ne fut pas vraiment un cri.
Ce fut une fanfare
Annonçant une perle rare,
Un avènement exceptionnel
À nul autre pareil.
Pas de draps en satin doux,
Pas de servantes attitrées,
Pas d'émissaires chargés de bijoux,
Pas de trompettes ni de communiqués.
Où sont-ils ?
N'ont-ils pas compris
Quel événement s'est déroulé ?
Une princesse est née. »

J'ai été aimée. Exactement comme ma fille est aimée. Et pourtant, un soir elle s'est assise sur le bord de mon lit et m'a regardée avec ses yeux marron si innocents :

– Je suis grosse, mama. Plus grosse que les autres filles. Pourquoi suis-je différente ? Je veux redevenir toute petite.

Sa parole était hachée, comme si elle se faisait violence pour cet aveu, comme si elle avait honte de me confier cette vérité qu'elle avait cachée. J'ai pris le temps de regarder ses larmes, ses nattes, son brillant à lèvres et ses mains qu'elle avait salies en grim pant sur le figuier de notre jardin. J'ai cherché dans mon esprit, en quête d'une réponse digne d'elle, en vain, hélas. Tout ce que j'avais appris sur le corps, sur le fait de devenir une femme, sur la force et la souffrance, s'était envolé en entendant de quelle façon ma petite fille avait prononcé le mot « grosse ». Comme si sa corpulence était sa malédiction, son irréfutable condition, son secret, son exil du jardin d'Éden. Comme si c'était un aspect d'elle-même qui, se déployant inévitablement, menaçait son contrat avec le monde.

Ma fille ne me demandait pas comment assumer son corps, mais plutôt : « Comment vais-je survivre ainsi dans ce monde-là ? Comment pourrai-je rester mince, comme l'exige le monde ? Et si je continue de grossir, m'aimera-t-on un jour ? » Je l'ai regardée sans lui répondre que personne ne la trouvait grosse. C'était pourtant la vérité. Et ce n'est pas non plus mon cas. Jamais je n'ai été grosse. Mais peu importe ! Ma fille et moi sommes sensibles à notre apparence. Nous savons ce que le monde attend de nous. Nous savons qu'il nous revient de choisir : rester minces, silencieuses et faciles à vivre ou nous autoriser à devenir aussi

encombrantes, bruyantes et complexes que le réclame notre personnalité. Toutes les filles doivent faire un choix : être appréciées en cédant à la mode du moment ou se battre pour être aimées pour ce qu'elles sont vraiment. Ce soir-là, sur le lit, avec ses nattes et sa souffrance, ma fille était un autre moi-même – la fillette que j'avais été autrefois et la femme que j'étais devenue, qui luttait encore pour trouver des réponses à ces questions : « Comment puis-je être extravertie et libre tout en restant aimée ? Vais-je me comporter en dame digne de ce nom ou vivre pleinement mon humanité ? Dois-je faire confiance à ce qui se développe en moi, dois-je laisser s'épanouir ma personnalité, ou faut-il que je l'étouffe de façon à rentrer dans le moule ? »

J'ai quatre ans et mon père est entraîneur de football¹ au lycée. Les soirs de match, ma mère m'emmitoufle dans une doudoune et me fait enfiler un cache-oreilles et des moufles. Quand je suis prête, elle s'agenouille devant moi et admire son œuvre, satisfaite. Elle pose les mains sur mes joues, attire mon visage près du sien et dépose un baiser sur mon nez. Puis nous habillons ensemble ma petite sœur Amanda, encore tout bébé, d'une combinaison bouffante. Amanda est notre jouet ; maman et moi passons nos journées à l'habiller et à la déshabiller. Quand elle est vêtue, nous l'embrassons tour à tour sur les joues. Elle glousse en donnant des coups de pied, les bras écartés. On dirait une étoile de mer.

Nous nous entassons dans le fourgon et roulons jusqu'au lycée, puis marchons vers le stade en écoutant les feuilles crisser sous nos bottes. Tandis que

nous gravissons les marches jonchées de pop-corn, les tambours de la fanfare résonnent dans ma poitrine, l'odeur des hot-dogs emplit mes poumons et les rugissements des spectateurs éclatent dans ma tête. Des bruits chaotiques transpercent la nuit, mais ma main gantée est en sécurité dans celle de ma mère qui me guide. Lorsque nous parvenons à l'entrée, les caissières sourient et s'exclament, une main sur le cœur :

– Voilà nos trois trésors !

Elles nous font signe de passer car pour la famille de l'entraîneur, l'entrée est gratuite. Maman et moi leur rendons leur sourire en les remerciant puis rejoignons la foule massée sous les projecteurs aveuglants du stade. En nous apercevant, élèves et parents d'élèves se taisent et s'écartent. Un chemin s'ouvre devant nous. La beauté de ma mère suscite toujours une vénération silencieuse. Quand les gens la voient, ils se figent et attendent, pleins d'espoir, jusqu'à ce que son regard se pose sur eux : cela se produit toujours. Ma mère prend le temps avec les autres. Des inconnus lui accordent leur attention, et elle la leur rend. C'est une reine qui règne avec bonté. Voilà pourquoi on la contemple. Parce qu'elle est splendide, mais aussi parce qu'elle incarne l'amour. J'observe chaque fois ma mère et ses admirateurs. « Quelle superbe petite fille ! », la félicitent chaque jour des inconnus. Je dois apprendre comment réagir car la beauté est une responsabilité. Manifestement, les gens en attendent beaucoup.

Ma beauté d'enfant est évidente sur les photos de l'époque : des cheveux dorés bouclés tombant jusqu'à la taille, une peau pure comme de la porcelaine, un sourire aussi large que l'horizon et des yeux noisette pétillants. À mon tour, je m'entraîne à rendre l'attention que me portent les inconnus qui me couvrent de compliments. J'ai compris que la beauté est une forme

de bonté qui revient à donner, et je m'efforce d'être généreuse. Souhaitant maintenir un certain équilibre, mes parents me rappellent souvent que je suis aussi intelligente. J'ai appris à lire très jeune et, à quatre ans, je converse déjà comme une adulte. Par ailleurs, j'ai bien vite compris que l'intelligence est plus complexe que la beauté. Des inconnus s'empresent autour de moi pour caresser mes boucles ; mais quand je m'adresse à eux avec assurance et clarté, ils écarquillent les yeux et mes propos amorcent un mouvement de recul. Autant mon sourire les attire, autant mon audace les repousse. S'ils se remettent rapidement de leur stupeur en riant, ils ne s'en sont pas moins écartés de moi. Je l'ai senti. Alors qu'ils songeaient seulement à m'admirer, j'ai compliqué les choses en dévoilant toute ma personnalité. Je perçois également qu'être aimée pour sa beauté est une situation précaire pour une fille. Des années plus tard, ayant perdu de ma splendeur, sans boucles à faire caresser ni peau parfaite à faire admirer, n'étant plus une petite fille simple et mignonne, je me demandais comment il me serait un jour possible de donner ou de recevoir de l'amour. Perdre ma beauté m'a fait l'effet d'être chassée du paradis, d'être devenue inutile. J'ai eu le sentiment de ne pas avoir respecté ma part du contrat, d'avoir déçu le monde entier. Sans beauté, que me reste-t-il pour réchauffer les autres ?

Pour l'heure, nous sommes toutes les trois parfaites. Nous nous blottissons sur les gradins et encourageons ensemble notre équipe. Le match terminé, je cours sur le terrain car mon père me cherche des yeux. Comme toujours. Je me faufile entre les jambes bardées de protections et le rejoins. Il me soulève au-dessus de sa tête. Ses joueurs s'écartent pour nous faire de la place. Nous tournons sur nous-mêmes jusqu'à ce que les projecteurs et la foule ne fassent plus qu'un et

que le monde entier devienne flou. Seul mon père, en dessous de moi, reste distinct. Il me repose à terre. Me remettant de ces acrobaties, je vois ma mère et ma sœur nous rejoindre. En approchant, l'éclat de ma mère rejaillit sur mon père. Elle est plus lumineuse, plus puissante que tous les projecteurs réunis. Mon père l'étreint, puis prend notre bébé-étoile de mer dans ses bras et l'embrasse sur les joues. À nous quatre, nous formons une île. Ce rituel intervient après chaque match, que notre équipe ait gagné ou perdu. Nous sommes la victoire de mon père. Nous faisons demi-tour et nous frayons un chemin dans la foule ; il n'est plus question d'île mais de défilé. Les gens nous sourient et nous adressent des signes. Jusqu'à notre retour au fourgon, nous serrons des mains en chantant le chant de guerre du lycée.

J'ai dix ans et j'essaie de disparaître au fond du canapé de velours, dans le salon de ma grand-mère. Mes cousins se pourchassent d'une pièce à l'autre, en un ouragan de glapissements et de peau nue. Nous sommes en été, ils sont presque tous en maillot de bain, sans le moindre souci. Le corps léger et fin, ils semblent flotter et évoluer en une parfaite harmonie – tel un banc de poissons. Ils jouent ensemble. Pour jouer, il faut ne pas être timide, et de plus éprouver un sentiment d'appartenance à un groupe. Sans remplir ces deux conditions, il m'est impossible de me joindre à eux. Je ne suis pas un poisson. Je suis lourde, solitaire et isolée. Comme une baleine. Alors je reste enfoncée dans le canapé, à les regarder.

Mon bol de chips désormais vide, je me lèche les doigts, sur lesquels il reste encore du sel. Une de mes

tantes passe à ce moment-là et me remarque. Elle observe un instant mes cousins avant de revenir vers moi :

– Pourquoi ne veux-tu pas jouer avec les autres, Glennon ?

Elle a compris que je ne fais pas partie du groupe, à ma grande honte.

– Je préfère les regarder.

Elle me gratifie d'un sourire amusé mais plein de bienveillance.

– Ton maquillage est très joli, me félicite-t-elle.

Je porte la main à mon visage et me rappelle que ma cousine Caren m'a mis du fard à paupières violet ce matin. Pendant le trajet en voiture depuis notre Virginie jusqu'en Ohio, j'ai senti une véritable excitation gonfler ma poitrine, convaincue que cette année je rentrerais chez moi transformée. En effet, Caren était censée me relooker au cours de ce voyage, faire de moi une fille qui lui ressemble, qui sente aussi bon qu'elle et virevolte comme elle. Elle me rendrait ma beauté. Ce matin, je me suis donc assise par terre dans sa chambre, entourée de fers à friser et de maquillage, impatiente d'être métamorphosée. L'opération terminée, elle m'a tendu un miroir. J'ai tenté de sourire malgré le nœud qui s'était formé dans ma gorge. Mes paupières étaient bien ombrées de violet et mes joues colorées de rose, mais j'avais seulement l'air de porter le maquillage de ma cousine. Voilà pourquoi ma tante est amusée plutôt qu'impressionnée. Je souris et lui réponds :

– J'allais justement le retirer.

Je pose mon bol et me lève.

Je monte dans la salle de bains du premier étage et verrouille la porte derrière moi. Je décide de prendre un bain, car la baignoire est ma cachette. J'ouvre le robinet. Les voix du rez-de-chaussée s'estompent. La

baignoire remplie, je me déshabille, me glisse dans l'eau et me laisse flotter un moment. Puis je ferme les yeux et pour les rouvrir m'immerge totalement sur mon monde sous-marin. Tellement silencieux, isolé, sécurisant. J'effleure mes cheveux, qui tournoient autour de mes épaules. On dirait de la soie. Je me dis que je dois ressembler à une sirène. Je reprends ma respiration et replonge aussitôt. L'eau refroidie, je retire le bouchon et la laisse lentement s'écouler. Je vois mon corps réapparaître. Le revoilà. Impossible de ne pas émerger. Je me sens de plus en plus lourde sur la faïence de la baignoire, comme si la gravité augmentait de façon exponentielle, comme si j'étais aspirée vers le centre de la Terre. Il ne reste plus que quelques centimètres d'eau. Les cuisses écartées, énormes, je m'interroge. *Existe-t-il en ce monde une fille aussi grosse que moi ? Quelqu'un s'est-il déjà senti aussi lourd que moi ?* Je suis finalement clouée au fond de la baignoire vidée – nue, exposée, échouée. On ne reste jamais longtemps immergé. Je sors de là, me sèche, m'habille et redescends au rez-de-chaussée. Après une escale à la cuisine pour remplir mon bol de chips, je retourne m'avachir sur le canapé.

La télévision est allumée. C'est l'heure d'une série. Une femme qui doit avoir une trentaine d'années de plus que moi embrasse ses enfants et leur souhaite bonne nuit. Puis elle se couche à côté de son mari et garde les yeux ouverts jusqu'à ce qu'il s'endorme. Elle se relève, sort sans un bruit de la chambre et se rend dans la cuisine. Elle prend un magazine sur la paillasse. Un zoom s'attarde sur la fille squelettique de la couverture. La femme pose le magazine et s'approche du congélateur. Elle en sort une boîte de crème glacée et, à l'aide d'une cuiller à soupe, l'engloutit avec frénésie, enchaînant les bouchées comme si elle mourait de faim.

Jamais je n'ai vu quelqu'un manger de la sorte. C'est ainsi, comme un animal, que je voudrais manger. La folie, sur le visage de la femme, s'efface bientôt au profit d'un regard lointain. Elle mange toujours, mais à présent sans y prêter attention, comme un robot. En la regardant avec autant de honte que de joie, je me dis qu'elle fait exactement comme moi. Elle s'immerge. Elle termine la glace, fourre la boîte vide dans un sac qu'elle glisse au fond de la poubelle. Elle gagne ensuite la salle de bains, verrouille la porte, se penche sur la cuvette des toilettes et vomit toute la glace. Ce processus semble douloureux, mais après elle s'assied par terre, visiblement soulagée. J'en reste stupéfaite. *Voilà ce qui me manque : le soulagement. Voilà comment disparaître sans grossir. Voilà comment faire durer l'immersion.*

Quelques mois plus tard, je m'empiffre et me vide plusieurs fois par jour. Chaque fois que je me sens n'appartenir à aucun groupe, n'être digne de rien, chaque fois que ma tristesse apparaît, je l'étouffe frénétiquement avec de la nourriture. À la tristesse succède un sentiment de satiété, et c'est tout aussi insupportable. Je vomis donc tout ce que j'ai avalé. Cette nouvelle sensation de vide est un progrès, car elle s'accompagne de fatigue. Je suis à présent trop épuisée, trop détruite, trop faible et usée pour éprouver quoi que ce soit. Je ne suis que légèreté – la tête me tourne et je ne sens plus mon poids. Je me réfugie ainsi régulièrement dans la boulimie pour être seule, pour m'immerger, pour ne plus éprouver autant de sentiments mais simplement cette apesanteur qui me sécurise. La boulimie est devenue mon monde, puisque je suis incapable de m'adapter au monde réel. La boulimie est ma cachette, rassurante et introuvable. Où je suis la seule à pouvoir me faire du mal. Où je suis loin de tout, à mon aise.

Où ma faim peut être aussi énorme que je le veux, et moi aussi minuscule que nécessaire.

Sombrer dans la boulimie a un coût : les liens avec ma sœur en ont pâti. Jusqu'à ce que je choisisse la boulimie, ma sœur et moi partagions la même vie. Rien n'était à elle ou à moi. Nous avions même un seul doudou – en réalité, une couverture – pour deux. J'en câlinais mon coin dans mon lit, et elle le sien dans son lit à l'autre bout de notre chambre, la couverture tendue en travers de la pièce. Nous avons dormi ainsi pendant des années, reliées par notre doudou. Un soir, elle a laissé son côté tomber par terre. Je l'ai ramassé, mais elle ne me l'a plus jamais demandé. Elle n'en avait plus besoin. Elle avait moins peur que moi.

Ma sœur a de longues jambes, dont elle se sert pour évoluer avec grâce, aisance et assurance dans le monde. Incapable d'en faire autant, j'ai trouvé refuge dans la boulimie et j'y ai élu domicile. À l'image de notre doudou, la boulimie est uniquement mienne ; ma sœur ne peut y accéder, car elle n'en a pas besoin. S'il existait une photo représentant le chemin de ma vie, vous verriez nos traces de pas côte à côte, jusqu'au point où je m'assieds dans le sable et refuse d'avancer. Les traces de pas de ma sœur vous indiqueraient qu'elle est restée plusieurs années auprès de moi, se demandant pourquoi je craignais de poursuivre notre chemin. Et pourquoi, alors que nous étions jusque-là en symbiose, nous avons été séparées du jour au lendemain.

J'ai treize ans et je suis assise sur le siège passager du fourgon de mon père. Le regard rivé sur la route, il m'explique que ma mère et lui ont encore trouvé des bols dans ma chambre. Tous les soirs, j'en prends deux avec moi en me couchant : un rempli de nourriture, et l'autre dans lequel vomir. Je les laisse ensuite sous mon lit. La puanteur qui s'en dégage est pour toute la famille un rappel constant de la détérioration de mon état. De plus en plus désespérés, mes parents m'ont fait consulter un psy, donné des médicaments, suppliée... Sans succès. Dans ce fourgon, mon siège étant positionné plus en avant que celui de mon père, j'ai l'impression que mon énorme corps est projeté contre le pare-brise. Je me sens plus grosse que lui, ce qui est un comble. J'ai les cheveux frisés et orange, et la peau si écorchée que c'en est douloureux. J'ai tenté de le masquer sous du maquillage, mais le produit marron liquide coule dans mon cou. J'ai honte que mon père soit obligé de me conduire, de dire que je suis sa fille. Je voudrais redevenir petite fille pour que l'on s'occupe de moi, pour disparaître. Mais je suis tout sauf petite. Je suis énorme. Et encombrante. Je me sens odieuse de prendre tant de place dans ce véhicule et dans ce monde.

– Nous t'aimons, Glennon, me dit mon père.

Sa déclaration me gêne, car elle ne peut pas refléter la vérité. Je tourne la tête vers lui :

– Je sais que tu mens. Comment pourrait-on aimer ce visage ? Regarde-moi !

Regarde-moi !

J'entends de nouveau ces mots à l'instant où je les écris. Je me vois les prononcer. *Ta réaction est embarrassante, Glennon. Tu es encore plus moche quand tu piques une crise.* Quelle voix est vraiment la mienne : celle qui perçoit mes émotions ou celle qui les raille ? Je ne sais

plus où est la réalité. Je sais seulement que je ne suis pas belle. Par conséquent, quiconque prétend qu'il m'aime le dit seulement parce qu'il y est contraint. Choqué par ma repartie, mon père immobilise le fourgon et me parle. J'oublie aussitôt ses paroles.

Je survis au collège comme une baleine survivrait à un marathon : lentement, douloureusement, avec effort et en attirant l'attention. Au cours de l'été précédant mon entrée au lycée, l'état de ma peau s'améliore un peu et je déniche des vêtements qui dissimulent mes rondeurs quasi inexistantes. Cet été-là, j'ai une révélation. *J'ai peut-être suffisamment étudié les bancs de poissons pour faire semblant d'appartenir à l'un d'eux. Les filles canon du lycée m'accepteront peut-être comme l'une des leurs si je porte la tenue adéquate, si je souris davantage, si je ris quand il le faut, si je surveille les tendances données par les meneuses, si je n'affiche aucune pitié, aucune vulnérabilité. Peut-être ferai-je illusion, si je fais mine d'être sûre de moi et cool.* Ainsi, tous les matins, avant de me rendre au lycée, je m'encourage. *Retiens ta respiration jusqu'à être rentrée à la maison.* Je rejette les épaules en arrière et, tout sourire, je traverse les couloirs comme un super héros paré de sa cape. Les témoins de ces scènes pensent que je me suis enfin trouvée. Bien entendu, ce n'est pas le cas.

Je n'ai trouvé qu'une sorte d'autre moi-même qui me représente, simplement assez forte et branchée pour survivre au lycée. Mais c'est magique d'envoyer ma « représentante » à ma place, car la véritable Glennon ne peut plus être blessée. Elle se trouve en sécurité, cachée derrière cette image. Grâce à ce subterfuge, tout se passe bien. Je retiens ma respiration toute la journée et, de retour à la maison, je me détends avec des kilos de nourriture que je vomis ensuite dans les toilettes. Et ça marche. Je deviens populaire auprès des autres filles ; elles sentent que je suis détentricice d'un

secret qu'elles ignorent. Je me rends peu à peu compte que je ne laisse pas les garçons insensibles. Lorsque je les croise dans les couloirs, je m'exerce à leur faire comprendre de façon explicite que je suis désormais disponible pour être une partenaire de jeu. Je me pose sur l'échiquier et j'attends qu'un joueur me déplace. Et comme tout pion l'est inévitablement, je finis par être prise.

Je garde un souvenir très précis de ma première expérience sexuelle : un paquet de cigarettes Camel Light. Un jour, après les cours, je vois mon autre moi-même, alors en seconde, allongée dans le lit de mon petit copain qui est en terminale. Tout en essayant de retenir mon souffle sous son poids, je me demande combien de temps cela va durer. Sur son radiocassette en plastique, les Eagles entonnent *Hotel California*. Les premières notes de la chanson me vident, m'effraient. Pendant que mon amoureux s'agite sur moi comme un grand gamin surexcité, je balaie sa chambre du regard et aperçois un paquet de Camel Light, sur la commode. Un briquet vert est posé dessus, en diagonale. L'espace d'un instant, ces deux objets me font penser à nous deux, jetés n'importe comment l'un sur l'autre, avec chacun pour objectif de se servir de l'autre rapidement, de la façon la plus pratique. Je suis le briquet. Au bout d'un moment, il cesse de se tortiller mais reste juché sur moi. *Hotel California* se poursuit. Je me demande si la longueur de cette chanson fait partie du message qu'elle délivre : « La vie n'est pas seulement étrange et sans espoir ; elle est aussi beaucoup trop longue. » Les fois suivantes, il m'emmène dans la buanderie, au

sous-sol de la maison de ses parents : il a simplement voulu que notre première fois soit spéciale.

Par une matinée brûlante de l'été qui suit la deuxième fois, ma meilleure amie et moi nous rendons à l'animalerie du quartier. Elle envisage de faire l'amour avec son copain et me demande de lui décrire ce que ça fait. En regardant des chatons jouer dans une cage, j'en vois un qui se précipite sur un grattoir. Je le désigne et réponds :

– Ça ressemble à ça. Moi, je suis le grattoir, et Joe se jette sur moi quand il en a envie. Mon corps est un jouet avec lequel il aime s'amuser, mais il ne s'intéresse pas vraiment à moi. Il me touche... mais sans vraiment me toucher, *moi*. Faire l'amour n'est pas très personnel. Il se trouve simplement que je suis sa copine, il peut donc s'amuser avec mon corps. Ça me paraît un peu puéril. Comme des chats qui se jettent sur un grattoir ou des gosses jouant chacun avec les jouets de l'autre, mais qui s'ignorent presque en permanence. Mais j'ai un truc : j'abandonne mon corps, pour qu'on en finisse ; je m'en évade et pense à autre chose. À des fringues, par exemple.

Je me désintéresse des chatons et regarde mon amie droit dans les yeux.

– Je ne *fais* pas vraiment l'amour ; en réalité, c'est juste mon corps qui subit ça et moi je suis là-haut, j'attends que ça se termine. Mais je ne pense pas que Joe le sache. Ni même qu'il s'en soucie.

Mon amie m'observe en silence. Je devine à son expression que j'en ai trop dit. Ce n'est pas la Glennon autorisée à parler qui lui a répondu. Ce n'est pas ma représentante. J'attends.

– C'est bizarre, me dit mon amie. Ça a pourtant l'air génial, à la télé.

– Je sais. Ce n'est pas vraiment comme à la télé. Pas pour moi, en tout cas. Mais bon, peu importe.

Elle retourne à ses chiots, et moi à mes chatons. J'ai seize ans et je voudrais que mon monde se réduise de nouveau à des chiens, des chats et ma meilleure amie.

Quelques semaines plus tard, elle m'appelle, après avoir fait l'amour pour la première fois :

– Tu m'as raconté n'importe quoi, l'autre jour. C'est le truc le plus génial au monde ! C'est complètement hallucinant !

Après cet épisode, je cesse de parler de sexe. Je me contente, vis-à-vis de mon copain et de mes amies, de faire comme si c'était « complètement hallucinant ». L'amour, l'amitié, le lycée, être moi-même. *Oui, c'est complètement hallucinant.*

Un soir d'été, je regarde Joe traverser une estrade et recevoir son diplôme des mains du directeur du lycée. Vient ensuite le moment, pour ses amis et lui, de jeter leur toque en l'air. Je suis appuyée contre un mur, ravie de participer à cette fête, même indirectement, d'appartenir à ce groupe, d'être avec eux. Après la cérémonie, il me conduit chez lui, avec du Van Halen à fond dans la voiture. Là, sur le siège passager, avec un étudiant diplômé pour chauffeur, et contemplant les étoiles par le toit ouvrant, je me sens libre, importante, chanceuse et puissante. Ce soir-là, lors de la fête donnée en son honneur, les parents de Joe lui offrent une boîte de préservatifs. Il part le lendemain avec ses potes pour une semaine d'enfer à la plage.

– Tu en auras besoin, lui dit sa mère, avec un clin d'œil.

Il rit et sa famille aussi. Personne ne se tourne vers moi pour vérifier si je m'étonne que mon copain ait besoin de préservatifs pour des vacances qu'il prend

sans moi. Je souris. C'est si drôle. Des capotes ! Ah, les garçons...

Joe m'embrasse et part avec ses copains et ses préservatifs. Deux jours plus tard, Rob, un garçon que je connais depuis le CE1, frappe à ma porte. Je sors sur le perron. Rob bégaie un peu avant de m'annoncer, un sourire nerveux aux lèvres, qu'il a quelque chose à me dire. Il a rejoint les autres à la plage et appris que Joe a dormi en prison la nuit dernière. Il a été arrêté à la suite d'une accusation de viol déposée par une fille de terminale. Tout le monde en parle, là-bas. Alors Rob a préféré que je l'apprenne de sa bouche avant que la nouvelle n'arrive ici. Il m'apprend que Joe a été libéré tôt ce matin, sans qu'aucune charge ne soit retenue contre lui, en raison d'« incohérences » dans le témoignage de la victime. Je le remercie de sa démarche, le renvoie chez lui et attends le retour de Joe. Quand je lui parle de cette histoire de viol, il en rit et m'assure que ces accusations sont mensongères. Je décide de ne pas rompre. Mes amis et moi gérons cela en déclarant ouvertement que la fille qui a accusé Joe de viol a menti et qu'elle était ivre, stupide et jalouse. Personne ne croit vraiment qu'elle ait menti, mais nous ne nous l'avouons jamais. Je ne saurais dire si c'était parce que nous nous en fichions ou parce que nous suivions le code des règles imposées par le lycée sans même le remettre en question. Conserver une bonne réputation auprès des garçons populaires présentait plus d'avantages, même s'il fallait en passer par la trahison. Quelques semaines plus tard, je tombe nez à nez avec la victime dans le vestiaire de la salle de sport de ma mère. Nous nous croisons sans échanger un mot. J'ai gardé la tête haute, elle baisse la sienne et détourne le regard. Une sensation de bravade, de victoire, m'envahit.

Joe et moi continuons d'écouter Van Halen, de boire et de faire l'amour dans la buanderie pendant encore un an. Lorsque enfin je le quitte, il fond en larmes. Je n'en crois pas mes yeux. *Pourquoi pleures-tu ? Crois-tu vraiment perdre une chose de valeur ?* Je garde ces pensées pour moi. Je me trouve un nouveau copain, un nouveau sous-sol, les mêmes fiestas, avec de nouvelles marques d'alcool. Je sais rester immergée la nuit, mais il m'est plus difficile de me cacher quand revient le jour.

Un jour, au début de la terminale, je fais la queue à la cafétéria, à l'heure du déjeuner. Tenant fermement mon plateau, je regarde la multitude de tables. Tout en cherchant une place, je réfléchis à la meilleure façon de paraître distante. Comment évoluer sur ce sol glissant avec mes talons hauts ? Comment empêcher ma robe moulante de remonter quand je porte le plateau ? Comment masquer mon acné sous cet éclairage au néon ? Comment avoir l'air cool, alors que je transpire abondamment ? Telle est l'équation impossible que je dois résoudre chaque jour. Nous sommes des centaines dans cette cafétéria avec deux obligations contradictoires : être invulnérables en accomplissant les actes les plus risqués – et se fondre dans la masse en mangeant. Cette salle semble tout droit extraite de *Sa Majesté des mouches* ; l'unique façon de survivre consiste à garder ses faiblesses cachées. Or ma faiblesse se trouve dans mes besoins, à savoir l'acceptation de soi et la nourriture. Et ces besoins sont bien trop humains pour le lycée. Je reste donc plantée là, craignant qu'aujourd'hui soit le jour où la véritable Glennon, sans cesse affamée, facilement en sueur et en manque

d'affection, s'approchera trop de la surface de l'eau et se retrouvera encerclée par les requins. Avant d'esquisser mon premier pas, je regrette amèrement que nous n'ayons pas de places attitrées. J'évalue l'océan de visages et comprends que nous nous noyons tous au prix de notre liberté. Où sont les adultes ? Nous avons besoin d'eux, là.

Je me suis trop attardée, si bien qu'un autre élève arrive derrière mon dos. Je fais mine d'apercevoir une amie qui me fait signe et envoie ma « représentante » à la rencontre de... personne. Je trouve enfin une chaise libre à une table de célébrités de seconde zone, situées ni trop haut ni trop bas par rapport à moi dans la hiérarchie du lycée ; c'est parfait et sans risque. Je m'assieds et tente de me mêler au papotage, mais que c'est dur... Je me sens exposée de façon ridicule. Je ne veux pas me retrouver échouée devant tout le monde. Je veux être seule, immergée. Mon angoisse m'incite à beaucoup trop manger, compte tenu de ma robe moulante... Je range mon plateau et sors en titubant de la cafétéria vers ma bouée de sauvetage : les toilettes. Une longue file d'élèves y patientent. Aucune intimité, impossible. Je poursuis ma recherche dans le couloir. J'en trouve d'autres mais bondées de filles occupées à refaire leur maquillage, à rire, à cancaner, à se cacher. Plus loin encore, les toilettes sont hors service. La nourriture que j'ai engloutie s'installe dans mon estomac ; il sera bientôt trop tard pour la régurgiter. En sueur et le cœur battant à tout rompre, je me surprends à ôter mes talons aiguilles et à m'élancer à toute vitesse dans le couloir. Des élèves se détournent de leur casier pour me regarder passer. Je me donne en spectacle. En les voyant me dévisager, je sens quelque chose se briser en moi. Au lieu de poursuivre mes recherches, je m'engouffre dans les bureaux de l'établissement. La